

Commentaire

Villes et santé mentale en Afrique : un « jeunocide » occulté ?

Josiane Carine TANTCHOU^{1,c}

1 CNRS/IRD, UMR PRODIG 8586, Campus Condorcet — Bâtiment recherche Sud 5, Cours des humanités, 93 322 Aubervilliers Cedex, France

Résumé

La région africaine de l'Organisation mondiale de la santé enregistre certains des taux de suicide les plus élevés au monde avec une prévalence croissante de la dépression. L'expérience urbaine y joue-t-elle un rôle ? Les données issues d'une enquête ethnographique menée à Accra, Ghana, révèlent que le chômage structurel, l'absence de mobilité sociale, la promiscuité et le sentiment de relégation engendrent une détresse profonde chez les jeunes. Cette détresse, progressive et souvent indicible, se traduit par un sentiment d'abattement, une irritabilité chronique et une perte de sens. Face à l'absence de perspectives, le départ de chez soi s'impose comme seule alternative viable. Partir ou se consumer. Je propose le concept de « jeunocide » pour qualifier l'anéantissement lent, massif et largement invisible des vies jeunes dans les villes africaines.

CONTACTS

J. C. TANTCHOU
josiane-carine.tantchou@cnrs.fr

HISTORIQUE

Reçu : 20 / 04 / 2026
Accepté : 30 / 07 / 2026
Publié : 02 / 10 / 2026

MOTS-CLÉS

- Santé mentale
- Jeunesse
- Villes
- Jeunocide
- Afrique

Abstract

The WHO African region records some of the highest suicide rates in the world, alongside a growing prevalence of depression among young urban adults. Does the urban experience play a role in this? Data from ethnographic fieldwork conducted in Accra, Ghana reveal that structural unemployment, lack of social mobility, promiscuity and a feeling of relegation lead to deep distress among young people. This distress, which is progressive and often unspeakable, results in a feeling of despondency, chronic irritability and a loss of meaning. The only options seem to be to leave or to wither. I propose the concept of « jeunocide » to describe the slow, silent and massive annihilation of young lives in African cities.

Keywords: Mental health, Youth, Cities, Jeunocide, Africa

1. Introduction

La région africaine de l'OMS affiche certains des taux de suicide les plus élevés au monde¹, bien que les données restent fragmentées et inégalement collectées selon les pays.

1 <https://www.rfi.fr/afrique/20230227-sant%C3%A9-mentale-le-tabou-autour-du-suicide-se-l%C3%A8ve-difficilement-en-c%C3%B4te-d-ivoire>

WHO Africa, Reversing mental health crisis in Africa, 06 october 2022, <https://www.afro.who.int/news/reversing-suicide-mental-health-crisis-africa>

Une prévalence croissante de troubles dépressifs et anxieux, notamment chez les jeunes adultes, est également notée. L'expérience urbaine y joue-t-elle un rôle ?

Cette question a motivé une enquête ethnographique menée en deux phases entre 2022 et 2024 (une phase exploratoire de deux mois, puis un terrain approfondi de onze mois) à Accra, combinant observation flottante, quatre discussions de groupe et sept entretiens biographiques approfondis avec des habitant·e·s volontaires, complétés par des entretiens avec un prêtre, une prêtresse et une infirmière psychiatrique. Le dispositif méthodologique complet a été décrit ailleurs (Tantchou, 2025).

Avec son mélange spatial et socioculturel d'éléments autochtones et coloniaux, le site d'étude évoque une médina : des ruelles étroites relient des concessions familiales, tandis que quelques axes principaux, souvent engorgés, le divisent en secteurs. Pourtant, la majorité des déplacements locaux s'effectuent par ces ruelles, et les habitants peuvent traverser de nombreuses zones du quartier en empruntant au minimum les axes principaux. Les représentants d'organisations internationales et non gouvernementales décrivent souvent les habitants comme des « *urban poors* » c'est-à-dire « citadins pauvres », tout en reconnaissant la force des liens sociaux au sein de la communauté. Le site d'étude apparaît comme le type de lieux que les autorités municipales, les gouvernements, les médias et les agences internationales pourraient pointer du doigt, les qualifiant de foyers de criminalité, de vice, de maladies, de désorganisation sociale et familiale. La réalité, pourtant, est plus nuancée. Ces quartiers, bien que manquant cruellement d'infrastructures et souvent insalubres, abritent plus de 60 % de la population urbaine africaine. Ils sont aussi des lieux d'innovation et de créativité, des espaces où, malgré les défis, les habitants peuvent trouver des moments de bonheur et de bien-être (Metsola, 2021; Rakotomanana, 2023). Derrière les apparences, il pourrait se cacher quelque chose de plus profond. Le désordre apparent, les ruines, l'insalubrité et la précarité peuvent non seulement masquer, mais aussi constituer une infrastructure sociale particulièrement propice à la facilitation des interactions et à l'ouverture d'opportunités autrement inaccessibles à certains habitants. La notion de « *people as infrastructure* » (Simone, 2004) permet d'en proposer une lecture d'ensemble. Comme le souligne cet auteur, pour un nombre croissant de jeunes citadins, les villes, en Afrique, n'offrent plus la possibilité d'améliorer les conditions de subsistance. Leur expérience urbaine, marquée par le chômage, la relégation sociale et l'absence de perspectives, est susceptible de retentir sur la santé mentale, conduisant à ce que j'appelle un « *jeunocide* » silencieux, notion énoncée pour la première fois. L'originalité de cette recherche réside dans son approche par le bas, centrée sur les récits des jeunes eux-mêmes, pour comprendre comment l'expérience urbaine affecte leur santé mentale.

Ma réflexion générale s'inscrit dans la lignée de travaux sur la précarité urbaine (Campbell & Laheij, 2021), la violence infrastructurelle passive (Rodgers & O'Neill, 2012) et les travaux sur l'incertitude (Archambault, 2013; Massazza et al., 2023; Samimian-Darash & Rabinow, 2015). Dans l'article socle de ce commentaire (Tantchou, 2025), j'ai utilisé la santé mentale, comme cadre analytique pour examiner les interconnexions au sein de cette triade (violence infrastructurelle passive, incertitude et précarité urbaine) et comprendre comment les citadins perçoivent son impact sur leur bien-être psychique. J'ai également exploré comment les individus naviguent dans l'incertitude et subissent une pression constante pour s'adapter à des environnements sociopolitiques et techniques en mutation et tenté de comprendre comment ces défis contribuent à une perte de capacité d'aspiration ou d'estime de soi (*social defeat*) (Appadurai, 2004, 2013; Du Bois, 2019), facteur clé dans l'émergence de troubles mentaux (Abrahamyan Empson et al., 2020). Autrement dit, j'étudie les retentissements émotionnels et

cognitifs des stratégies de vie lorsque les individus dépassent de quelque peu le cadre de la « vie nue » (Agamben, 1997). La « vie nue » émerge lorsque la vie naturelle est politisée par l'abandon et/ou l'exposition à la violence étatique dans des « zones d'indistinction » (Ek, 2006). En effet, au sein des agencements socio-économiques actuels, les individus tentent de rentabiliser leurs investissements (temps, argent, éducation, mobilité), mais l'évolution rapide des conditions économiques, politiques, démographiques, environnementales et infra-structurelles dépasse souvent leur capacité d'adaptation. Les stratégies de vie, façonnées par des dynamiques volatiles et changeantes (Campbell & Laheij, 2021), ont un coût émotionnel et psychologique élevé, surtout pour les citoyens africains en situation de précarité, confrontés à un environnement urbain en mutation accélérée. C'est dans la suite de ces réflexions, et dans le but de rendre compte, mais aussi attirer l'attention sur la situation particulière de ces milliers de jeunes citoyens africains que j'énonce pour la première fois la notion de « jeunocide ».

J'entends par « jeunocide » l'anéantissement lent, cumulatif et largement invisible des possibilités d'avenir d'une génération de jeunes citoyens, produit par la conjonction du chômage structurel, de la relégation spatiale et de l'absence de perspectives de mobilité sociale. Le « jeunocide » se distingue de la violence structurelle (Farmer, 2005), en ce qu'il désigne moins les mécanismes structurels eux-mêmes que leur sédimentation dans l'expérience subjective et générationnelle des jeunes citoyens. Il rend compte de la « violence infrastructurelle passive » — Passive infrastructural violence (Rodgers & O'Neill, 2012) et rejoint la « violence lente » (slow violence) décrite par Nixon (Nixon, 2011) autrement dit une violence graduelle, dispersée dans le temps, rarement spectaculaire, tout en la resserrant sur la jeunesse urbaine africaine. Il se distingue enfin de la nécropolitique (Mbembe, 2006), qui décrit un pouvoir de faire mourir exercé par l'État, tandis que le « jeunocide » suggère ici procède davantage d'un abandon structurel diffus que d'une intention souveraine identifiable.

Ces observations, ancrées dans un quartier particulier d'Accra, ne prétendent pas à une généralisation statistique à l'ensemble des villes africaines : le « jeunocide » est proposé ici comme une hypothèse heuristique, issue d'un cas, dont la résonance avec d'autres contextes urbains africains serait à établir par des recherches comparatives.

2. Corps du texte

Lorsque je demande aux jeunes habitant le quartier si l'expérience urbaine a un impact sur leur santé mentale, je reçois des réponses saisissantes : « À force d'habiter la ville, tu peux finir par être habité par la ville. Son effet est graduel, tu es progressivement vaincu. Abattu par tes conditions d'existence, déprimé [...] Oui, la dépression existe vraiment. Il faut en parler, il faut prendre le risque de se confier. » Cette dépression, souvent indicible, est une réalité bien tangible pour ces jeunes.

Un jeune du quartier décrit avec précision la mécanique de cet abattement : « J'étais extraverti, je me tournais vers les autres. Maintenant, je constate que je deviens introverti. Pour répondre à votre question, ça commence doucement, avec de petites déceptions. Une scolarité plutôt heureuse, des études supérieures, parfois. En tout cas, des compétences. Mais impossible de trouver un emploi stable. Ici, si tu veux un travail stable, il faut être pistonné. Donc, diplômé, mais sans emploi. Parfois, tu résides dans une ville secondaire, tu migres vers la capitale ou tu penses avoir beaucoup plus d'opportunités. Et en vérité, tu en as plus. La

famille a investi et attend [...]. Rien. Le regard change, on a investi à perte, on a fait un raté. Tu commences à y croire. La ville semble offrir tant d'opportunités, mais elles ne sont pas pour toi. » Pour lui et d'autres, la seule solution semble être de partir. À l'étranger, si tu échoues, on comprendra. « Ici, tu es constamment renvoyé à ton échec. Si tu ne pars pas, et que tu ne trouves pas de travail stable, bientôt le désespoir s'installe. »

L'observation flottante (Pétonnet, 2018) révèle par ailleurs une réalité plus large. De nombreux enfants, qui devraient être scolarisés, errent dans les rues. Les habitants, établissant le lien, m'interpellent : « Ça commence par-là, la santé mentale. Si un enfant n'est pas scolarisé, comment peut-il se projeter dans le futur ? » Nous voyons passer trois hommes bien vêtus. Mon interlocuteur me murmure : « Regarde-les. Ils ont des enfants qui errent dans la rue. Ces enfants veulent aller à l'école, mais ils s'y opposent. Ils préfèrent les avoir au port de pêche pour les aider à entretenir leurs bateaux. »

J'observe aussi des jeunes, assis ou couchés dans les ruelles ou les allées des habitations, souvent immobiles, le regard perdu. Certains jouent au billard, aux dames, ou aux petits chevaux ; d'autres rient ou discutent entre eux. Beaucoup semblent pris dans une forme de torpeur. L'œil extérieur les perçoit comme de jeunes oisifs ; leurs récits révèlent une autre histoire. « Il y a la barrière de cinq ans d'expérience professionnelle », me disent-ils. « Comment acquérir cette expérience si personne ne te donne ta chance ? » Même ceux qui parviennent à trouver un travail sont exploités. « Tu paies des frais de transport pour aller à un entretien. On te met à l'essai, on te promet un contrat, mais il n'arrive jamais. Et pendant ce temps, tu paies pour aller travailler, pour manger. Si tu protestes, on te dit de partir. » La sécurité de l'emploi reste rare, à moins d'avoir des connaissances dans le secteur public. « As-tu déjà vu une annonce pour le recrutement d'un fonctionnaire ? Il y en a, mais c'est caché. Il faut être pistonné. » Il y a encore quelques années, me confient les jeunes, la nécessité d'avoir un piston se traduisait par la question : « qui connais-tu » ? Aujourd'hui, « qui te connaît » ? Ce sentiment d'échec, de relégation génère une irritabilité qui ne demande qu'à éclater. Les disputes et les bagarres sont fréquentes, souvent vues comme des moyens d'évacuer le stress psychique. L'irritabilité devient une réponse émotionnelle à une oppression silencieuse. Une sorte de catharsis.

« La vie ici est très stressante », me disent les résidents. Le stress provient de multiples sources : le trafic, le manque d'emploi, le coût de la vie. En permanence « tu te demandes comment utiliser sagement tes ressources. C'est dur, car tu es régulièrement renvoyé à tes manques, ta situation sociale, tes échecs, par les autres que tu vois passer. Tu te demandes pourquoi eux et pas moi. Tu es pris dans des pensées inutiles. Il faut t'en défaire rapidement pour ne pas te sentir inutile, ne pas te dévaloriser. Ce n'est pas facile. Tu réfléchis beaucoup pour la vie quotidienne. Par exemple, je me demande si je ne vais pas devoir me priver d'un repas pour tenir financièrement. Tu es en permanence dans des réflexions de ce type qui t'épuisent. Il faut beaucoup d'efforts pour sortir de l'état émotionnel dans lequel elles te plongent », m'avoue une femme.

L'urbanisation en Afrique s'accélère. Avec l'un des taux de croissance urbaine les plus rapides au monde, les villes africaines peinent à suivre le rythme effréné de la croissance démographique. De nombreux jeunes migrent vers les grandes villes pour diverses raisons, notamment l'insécurité. Par conséquent, un nombre croissant de citoyens vivent dans des zones surpeuplées, avec un accès limité à l'eau potable et à des services d'assainissement décents. De plus, ces citoyens manquent d'ancrage institutionnel et de capital financier. Malgré ces difficultés, ils doivent tirer le meilleur parti de leur « vie nue » (Agamben, 1997).

Ces citoyens évoluent dans un contexte de précarité urbaine plus large, documenté par une littérature croissante en santé publique et en urbanisme. Les conditions de logement, de mobilité et d'accès aux services conditionnent directement leur bien-être psychique. Survivre et se projeter dans le futur dans une ambiance de ville reflétant l'absence de politiques urbaines souples, réfléchies et adaptées aux usages et manières d'habiter est un défi permanent.

Ces conditions sont susceptibles d'exacerber les frustrations et le mal-être. La promiscuité devient étouffante. Une jeune fille me confie : « Je n'aime pas mon quartier. On est les uns sur les autres. Partout où je regarde, je n'aime pas ce que je vois. » Elle se plaint du manque d'espace, du bruit incessant des motos, des disputes des voisins. « Quand tu as du travail, tu t'en sors encore. Mais si tu n'as rien à faire, tu es juste fatiguée. Tu ne sais même pas pourquoi. » Cette fatigue omniprésente est une constante. Le manque d'opportunités épuise ces jeunes qui, sans travail, perdent peu à peu leur sens de la vie. Ils se retrouvent piégés dans une existence sans issue. La migration devient une échappatoire. « Si tu pars, tu te donnes une chance de réussir. » L'étranger représente une promesse, même incertaine, d'un avenir meilleur. Ici, les jeunes ne voient que la fin de leurs rêves, la fin de leurs espoirs, aucune possibilité de se projeter dans le futur. C'est un phénomène insidieux, une forme de violence silencieuse qui ne laisse aucune place à l'épanouissement. Là où des opportunités semblent exister, elles sont souvent hors de portée, réservées à une élite ou à ceux qui sont « pistonnés ». Les autres, la majorité reste bloquée, condamnée à observer la vie qui continue sans eux, à chercher un sens dans une existence qui les écrase. « Partir ou mourir. »

3. Conclusion

Sur mon site d'étude, meurent à petit feu des rêves, des espoirs de jeunes. Comment qualifier cette annihilation massive, progressive, de toute possibilité de projection dans le futur, de tout espoir chez les jeunes ? C'est dans cette torpeur, dans cette absence totale de perspectives, que j'en viens à utiliser le terme de « jeunocide », pour rendre compte de la situation dramatique de cette jeunesse, que les pouvoirs publics, au lieu de faire vivre, laissent mourir. Je qualifie ainsi l'expérience quotidienne de milliers de jeunes quand elle ne se résume plus à une bataille pour survivre seulement, mais aussi pour occuper son temps, se nourrir, et ne pas mettre volontairement un terme à sa vie. Pour beaucoup, il n'y a plus qu'une alternative, partir. Je les comprends.

Reconnaître le « jeunocide » comme catégorie d'analyse a des implications pratiques. Cela suppose, pour les pouvoirs publics, d'intégrer la santé mentale des jeunes comme une question de politiques urbaines à part entière — logement, mobilité, espaces publics —, de soutenir des dispositifs d'insertion professionnelle qui ne reposent pas sur le seul piston, et de développer des services de santé mentale accessibles et déstigmatisés dans les quartiers populaires, en s'appuyant sur les ressources communautaires déjà présentes plutôt qu'en les ignorant. Ces pistes, esquissées à partir d'un seul terrain, demandent à être discutées et affinées au contact d'autres contextes urbains africains.

Considérations éthiques

Les données ont été collectées dans le respect de l'anonymat des participants. Aucune information permettant leur identification n'a été retenue.

Contribution de l'auteur

Conceptualisation, collecte des données, analyse, rédaction de la première version et révision éditoriale : J. C. Tantchou.

Utilisation de l'IA générative

L'auteure déclare ne pas avoir utilisé d'outil d'intelligence artificielle générative pour la rédaction, la révision ou l'amélioration linguistique du manuscrit.

Source de financement

Le terrain a été mené grâce à un soutien de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales (CNRS) et de l'Ambassade de France au Ghana.

Conflits d'intérêts

L'auteure déclare ne présenter aucun conflit d'intérêts.

4. Références

- Tantchou, J. C. (2025). "Living in the City, You Can End Up With the City Living in You": Urban Struggles and Mental Health in Accra, Ghana. *City & Society*, 37(1), e70002. <https://doi.org/10.1111/ciso>
- Rakotomanana, E. (2023). *Retard de croissance et risque de contamination par un milieu de vie. Une anthropologie de la petite enfance au prisme de l'organisation spatiale et sociale dans un quartier défavorisé à Antananarivo (Madagascar)*. Thèse en anthropologie, Université de Bordeaux. Bordeaux. <https://dx.doi.org/10.70675/a0b9ac3dz125ez46ebz8220z9db5d00adaa8>
- Metsola, L. (2021). *Social infrastructuring in Windhoek*. Draft paper for the panel 'Slums as places of innovations, ingenuity and creativity', Africa Knows! It is time to decolonise minds. 2 December 2020 – 28 February 2021. Leiden and online. <https://nomadit.co.uk/conference/africaknows/paper/57756>
- Simone, A. (2004). *People as infrastructures. Intersecting fragments in Johannesburg*. *Public Culture*, 2004. 16(3), 407–429. <https://doi.org/10.1215/08992363-16-3-407>
- Campbell, B., & Laheij, C. (2021). *Introduction: urban precarity*. *City & Society*, 33(2), 283–302. <https://doi.org/10.1111/ciso.12402>

- Rodgers, D., & O'Neill, B. (2012). Introduction: Infrastructural violence: Introduction to the special issue. *Ethnography*, 13(4), 401–412. <https://doi.org/10.1177/14661381114357>
- Archambault, J.S. (2013). Cruising through uncertainty: Cell phones and the politics of display and disguise in Inhambane, Mozambique. *American Ethnologist*, 2013. 40(1), 88–101. <https://doi.org/10.1111/amet.12007>
- Samimian-Darash, L. & Rabinow, P. (2025). *Modes of Uncertainty: Anthropological Cases*. University of Chicago Press. 265. <https://press.uchicago.edu/ucp/books/book/chicago/M/bo20145548.html>
- Massazza, A., Kienzler, H., Al-Mitwalli, S., Tamimi, N., & Giacaman, R. (2023). The association between uncertainty and mental health: a scoping review of the quantitative literature. *Journal of Mental Health*, 32(2), 480–491. <https://doi.org/10.1080/09638237.2021.2022620>
- Appadurai, A. (2004). *The Capacity to Aspire: Culture and the Terms of Recognition*. M. Walton & R. Vijayendra, M. (Eds.), *Culture and Public Action : A Cross-Disciplinary Dialogue on Development Policy*. World Bank Publications. <https://crr-trr228.de/the-capacity-to-aspire-culture-and-the-terms-of-recognition/>
- Appadurai, A. (2023). *Condition de l'homme global*. Payot. <https://payot.ch/p/condition-de-l-homme-global-9782228909853>
- Du Bois, W.E.B. (2019). *Les noirs de Philadelphie. Une étude sociale*. La Découverte. <https://doi.org/10.4000/lectures.41727>
- Abrahamyan Empson, L., Baumann, P. S., Söderström, O., Codeluppi, Z., Söderström, D., & Conus, P. (2020). Urbanicity: the need for new avenues to explore the link between urban living and psychosis. *Early intervention in psychiatry*, 14(4), 398–409. <https://doi.org/10.1111/eip.12861>
- Agamben, G. (1997). *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Seuil. <https://web.flu.cas.cz/scan/323587241.pdf>
- Ek, R. (2006). Giorgio Agamben and the spatialities of the camp: an introduction. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 2006. 88(4), 363–386. <https://doi.org/10.1111/j.0435-3684.2006.00228.x>
- Farmer, P. (2005). *Pathologies of power. Health, human rights, and the new war on the poor*. University of California Press. <https://www.jstor.org/stable/10.1525/j.ctt1pnznf>
- Nixon, R. (2011). *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Harvard University Press. <https://doi.org/10.4000/rccs.5300>
- Mbembe, A. (2006). *Nécropolitique. Raisons politiques*, 2006. 2006/1(21), 29–60. <https://doi.org/10.3917/rai.021.0029>
- Pétonnet, C. (2018). *Variations sur la ville. Textes et conférences d'ethnologie urbaine, 1970-2010*. CNRS éditions. <https://www.atd-quartmonde.fr/bibliographie-sur-la-pauvrete/variations-sur-la-ville/>